

Hugo et les Burgraves

Le Gaulois du Dimanche

Directeur :
ARTHUR MEYER

Supplément Hebdomadaire Littéraire et Illustré

ABONNEMENTS avec le numéro du Samedi
PARIS ET DÉPARTEMENTS
UN AN..... 40 fr.
2, rue Drouot, PARIS

COMMENT furent joués LES BURGRAVES

L'administrateur général du Théâtre-Français, M. Jules Claretie, ne s'est pas contenté de fêter le centenaire de Victor Hugo par la brillante reprise des *Burgraves*. Il l'a célébré dans un livre qui vient de paraître sous ce titre : *Victor Hugo, souvenirs intimes*, et qui est assurément un des volumes les plus curieux et les plus instructifs, les plus nourris de faits et d'anecdotes qui aient paru sur l'illustre poète. Nous en détachons cette page consacrée aux *Burgraves* :

Il sera dit que les *Burgraves* ne seront représentés à la Comédie-Française qu'aux heures de tempête. C'est une pièce dont l'histoire est pleine de curieuses aventures. Procès, scandales, cabales, tout se réunit, en 1843, pour faire de la grande trilogie romantique une bourrasque littéraire. Et à feuilleter les journaux du temps, à relire aussi les vieux registres du comité d'administration de la Comédie, qui sont les témoins authentiques, on aperçoit, autour de l'œuvre du poète, une atmosphère d'orage, des éclairs, des colères, des tonnerres, qui ne devaient pas déplaire à Victor Hugo, homme de lutte et de résistance.

— Mais on siffle! lui disait Harel, un soir, à la Porte-Saint-Martin, pendant qu'on jouait un de ses drames.

— Oui, répondit froidement Hugo, cela prouve que la pièce est de moi!

Gustave Flaubert avait aussi de ces mots épiques. Le soir de la représentation du *Candidat*, au théâtre du Vaudeville, il disait, dans la coulisse, pendant une certaine déclaration d'amour qui déchainait les résistances :

« Qu'ont-ils donc à siffler, les imbéciles? Mais c'est très beau! »

Victor Hugo, lui aussi, en parlant de ses *Burgraves*, eût pu dire : « Mais c'est très beau! » C'est, avant la *Légende des Siècles*, la plus admirable évocation du

Je trouvai, naguère, dans un catalogue d'autographes, une lettre de Victor Hugo adressée à un M. H. Corry, qui avait pris la défense des *Burgraves*. Elle marque

préalables. On reproche souvent, et avec raison, au journalisme d'aujourd'hui, au reportage, ses indiscretions et ses révélations sensationnelles auxquelles l'œuvre littéraire soumise au public ne résiste pas toujours. Mais en vérité, dès 1843, il semble que l'indiscrétion soit tout à fait de mise, et les reporters actuels ne donneraient pas à leurs lecteurs des détails plus intimes que ne le faisaient, il y a cinquante-neuf ans, les rédacteurs des journaux de théâtre.

Ces reporters avant la lettre ou avant le mot publié sur les incidents des répétitions, le prix des décors ou des costumes, la genèse même de l'œuvre, le travail de la mise en scène, des renseignements que leur envieraient les courriéristes de 1902. Je vois, par exemple, dans un article du *Coureur des Spectacles* (3 janvier 1843, deux mois avant la première représentation), que Victor Hugo avait voulu d'abord qu'on prononçât les *Bourgraves* et non les *Burgraves*. Bourg, bourgmestre. J'entends l'auteur du *Rhin*, grand clerc en étymologies, développer ses raisons :

Les *Burgraves*... (Ne prononcez plus *Bourgraves*, l'auteur est revenu, en cela, sur ce qu'il avait dit.) La prononciation *Bourg* établirait de l'analogie avec les *bourgs*, les *gros villages*; tandis que *Bur* se rapporte aux *châteaux*, lieux dans lesquels ledit écrivain a placé les éléments de son sujet. Donc, les *Burgraves*, sans la lenteur des décorations, que l'on demande magnifiques, très dispendieuses, que le Théâtre-Français fera bien de

quelques jours auparavant, le 18 novembre 1842, le comité avait délibéré sur un traité que lui demandait Victor Hugo :

Un projet de traité entre M. Victor Hugo et l'administration de la Comédie-Française est arrêté sur les bases ci-après :

Une prime de 5.000 francs, payable, savoir : 2.500 francs dix jours après la réception d'un ouvrage en trois actes et en vers, que M. Victor Hugo s'oblige de lire devant le comité, le 23 du présent mois de novembre, et 2.500 francs le lendemain de la première représentation. Obligation de la part du comité, en cas de réception de ladite pièce, de la mettre à l'étude immédiatement, sans en pouvoir faire représenter aucune avant celle de M. Victor Hugo, à qui, en cas de non exécution de cette clause, est réservé de retirer l'ouvrage, sans restitution de la première prime, qui lui demeurerait acquise.

C'est dans ces conditions que commençaient les répétitions des *Burgraves*...

Jules Claretie,
de l'Académie Française.

LES PORTRAITS DE VICTOR HUGO

L'iconographie de Victor Hugo est presque aussi difficile à établir que sa bibliographie : il semble que, pendant

très large de la redingote à taille. Le menton est volontaire et une bouche charnue dessine son contour au-dessous du nez aquilin un peu fort. Les traits sont arrondis et réguliers, l'œil profond donne à la physionomie un grand air de

térité s'emparera et qui fut la vivante expression de Hugo depuis son retour de l'exil jusqu'à sa mort. La dureté des traits a disparu le temps, qui efface tant de choses, a noyé dans le passé les souvenirs amers ou seulement cuisants. Dans cette vieille lesse robuste, pour laquelle chaque heure est une heure de labeur et de création, les cheveux blancs ne sont plus signe de décrépitude, mais se dressent drus sur ce front légendaire qui n'a pas changé; sous des sourcils puissants, un regard plein d'une profondeur et d'une douceur infinies, un menton un peu gras encadré d'une barbe d'argent.



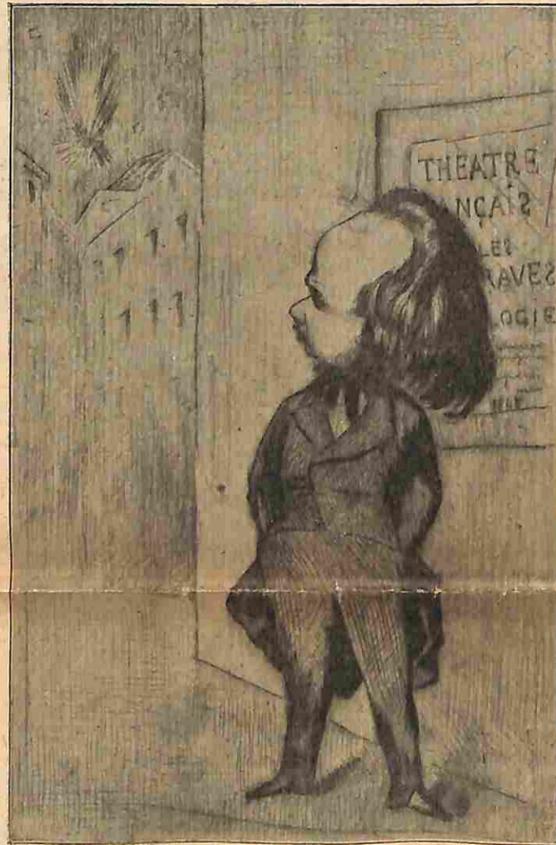
UNE TRAGÉDIENNE JOUANT UNE SCÈNE DE HAUTE COMÉDIE
— Voulez-vous bien me lâcher, mauvaise sorcière! — Non! enfer et damnation! à moi les huisseries, les dossiers et les justiciers... mon rôle... mon rôle... mon rôle... je veux mon rôle même quand le public ne veut plus de la pièce... plutôt la mort que la honte!

Visage extrêmement mobile qui reflétait les nuances les

grâce et de jeunesse. Il y a là véritablement une époque de la vie du poète qui méritait d'être fixée à jamais. Du reste, David d'Angers, qui méditait son beau médaillon, écrivait à ce moment : « Il est temps d'entreprendre ce travail, car la partie sensuelle de son visage commence à lutter vigoureusement avec la partie intelligente, c'est-à-dire que le bas du visage est presque aussi large que le front... »

plus délicates de l'âme et qui de venait, paraît-il, merveilleux d'expression lorsque le poète lisait des vers. Tel il apparaissait aux contemporains des dernières années dans ce nouveau et ultime cénacle, qui n'était plus un cénacle puisqu'il réunissait tous les talents et tous les génies accourus de partout, tel apparaîtra pour la postérité ce vieillard éloquent et fort qui s'est endormi dans la gloire éternelle.

Le portrait d'Auguste de Châtillon, qui date de 1836, n'est pas moins remarquable : il présente, de l'auteur des *Orientales*, une image qui ne variera guère avant l'exil. C'est un des derniers portraits romantiques où le poète, assis dans un grand fauteuil, est représenté avec son jeune fils, François-Victor, qui s'appuie nonchalamment contre lui. Les traits de la figure présentent encore une grande douceur et cette régularité parfaite qui firent le succès du buste merveilleux de David.

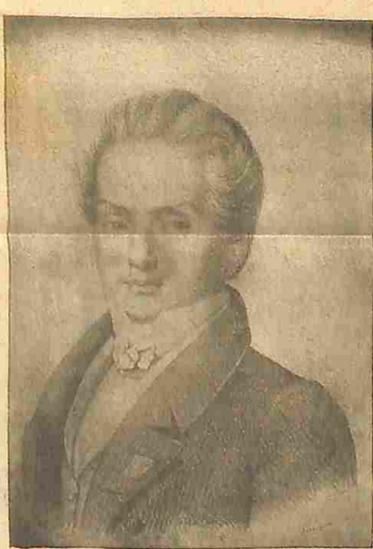


Victor Hugo consultant une comète le soir des *Burgraves*.
(D'après Daumier.)

chez l'auteur du drame une tristesse et un écœurement, en dépit du beau courage déployé. Elle est datée du 23 mars 1843. Les *Burgraves* avaient été joués le mardi 7 mars :

Je ne vous connais pas, monsieur, écrivait Hugo, et pourtant vous êtes mon ami. Puisque mes pauvres vers, qui me font tant d'ennemis, m'ont fait un ami comme vous, je les remercie. Je viens de lire votre remarquable article sur les *Burgraves*. Vous avez





Un portrait ignoré de Victor Hugo jeune.

moyen âge qu'on puisse imaginer. Et, à dire vrai, les plus beaux vers du poète, les plus solides de la poésie moderne sont là. Les *Burgraves* ont un aspect et une puissance granitiques. Dieu sait pourtant comment l'œuvre fut accueillie! Elle était discutée et contestée évant même d'avoir été représentée. Les classiques, acharnés à l'assaut de la forteresse romantique, avaient trouvé l'instrument voulu pour faire échec au poète. Ils acclamaient la *Lucrèce* de Ponsard, comme on brandit une armée de guerre. C'en était fait d'Hugo.

La parodie se mêlait de l'aventure, Ber-

Je ne vous connais pas, monsieur, écrivait Hugo, et pourtant vous êtes mon ami. Puisque mes pauvres vers, qui me font tant d'ennemis, m'ont fait un ami comme vous, je les remercie. Je viens de lire votre remarquable article sur les *Burgraves*. Vous avez mis dans les trois colonnes, tout ce qui prouve l'excellence de l'âme et du talent: raison, style, pensée. Je serais heureux que cette pièce, si furieusement attaquée, sans que ceux mêmes qui l'attaquent sachent pourquoi, vous eût encore pour spectateur. Voici des stalles. Si vous y allez, monsieur, je me dirai: « Il y a une intelligence au milieu de ces yeux qui ne voient pas, et de ces oreilles qui n'entendent pas; il y a une âme de penseur noblement ouverte à la poésie, noblement fermée à la haine. » Je vous serre la main, monsieur, *ex imo corde*. C'est pour ce soir.



Victor Hugo en 1820.

(D'après Deveria.)

Ce « soir » du 23 mars, les *Burgraves* faisaient une recette de 2.360 fr. 65. Le 20 mars, on avait donné la pièce au bénéfice des victimes du désastre de la Guadeloupe. Quelquetois, on les représentait avec quelque vaudeville d'ordre secon-

que l'on demande magnifiques, très dispendieuses, que le Théâtre-Français fera bien de donner suffisamment, les *Burgraves* seraient déjà en cours de représentation. Les acteurs sont toujours très contents de leurs rôles. Nous désirons que ce ne soit pas un effet de leur habitude, qui est de trouver superbes les personnages, quand ceux-ci leur fournissent de superbes rôles. Ils sont tous d'accord sur les mérites du style, bien que ce dernier soit du genre moderne, qui s'intitule école. On croit pourtant que l'ouvrage sera représenté dans la seconde quinzaine du mois, si ce n'est le 15 même. Désir de commissaire royal.

Ai-je besoin de souligner le mot « dispendieux », qui est comme l'écho même des craintes ou des récriminations du comité qui avait reçu l'œuvre du poète?

V. H.

**

Cette réception datait de deux mois seulement, et je trouve, dans les registres de la Comédie, le procès-verbal, maintenant historique, de la séance :

Le mercredi 23 novembre 1842, à une heure, le comité de lecture, présidé par M. le com-

L'iconographie de Victor Hugo est presque aussi difficile à établir que sa bibliographie : il semble que, pendant toute la durée de ce siècle, chaque peintre, chaque dessinateur, chaque artiste, ait tenu à fixer à sa manière et sous son angle personnel les traits de l'incomparable poète.



Victor Hugo en 1833. (D'après Célestin Nanteuil.)

C'est ainsi que, depuis la période romantique jusqu'à l'année 1879, M. Aglaüs Bouvenne, dans le catalogue — très incomplet — qu'il a essayé de dresser des portraits de Hugo, n'a pas enregistré moins de cent cinquante-sept numéros différents. Tous les noms s'y rencontrent, tous les peintres de toutes les écoles, tous les dessinateurs de tous les talents, de Célestin Nanteuil et David d'Angers à M. Bonnat et à M. Rodin.

Une première remarque qui s'impose et qui a bien son importance, c'est que tous ces portraits, sauf quatre ou cinq, ont été faits de mémoire. Victor Hugo exérait poser, sauf devant le photographe, et ils sont fort rares les peintres qui ont pu obtenir de lui quelques séances. Pourtant on en connaît quelques-uns : en 1836, le poète Auguste de Châtillon peignit Victor Hugo assis avec son plus jeune fils devant lui; Louis Boulanger en fit un en 1842. Heim a donné aussi un petit portrait peint de Victor Hugo dans son tableau : *Une lecture au Théâtre Français*. En 1868, le peintre Chiffart envoya au Salon le portrait du poète qu'il avait exécuté à Guernesey. Enfin, au Salon de 1879, on put admirer la belle toile de Léon Bonnat. Tous les autres portraits, surtout ceux de la période romantique, ont été faits de souvenir. Beaucoup ont paru en tête des éditions du poète, comme cet émouvant portrait de Louis Boulanger qui sert de frontispice à une édition des *Odes et Ballades* de 1828 : le jeune poète est mélancoliquement appuyé sur un divan, sa figure toute frêle, ardente et sincère, souriant en quelque sorte à l'avenir glorieux qu'il voit s'ouvrir devant lui, tandis que, par derrière, en pleine lumière, se dresse le monument de la colonne qu'il va immortaliser à nouveau. Visage ardent que l'inspiration a bouleversé, mais une inspiration forte qui doit le soutenir et le faire triompher dans les luttes de demain. Il y a plus de puissance dans cette belle page de Louis Boulanger que dans le portrait de Célestin Nanteuil paru à la même époque, où le jeune homme imberbe, à la figure douce, aux contours indécis, encadrée de longs cheveux, fait songer encore un peu à cet enfant

Enfant pâle et n'ayant que quelques jours à vivre.

Cependant deux ou trois années ont passé, peu à peu les traits se sont accentués, la figure a pris un caractère plus marqué de force et d'énergie. Deveria, saisissant cette transformation, crée le beau portrait du poète devenu en quelque sorte son image classique aux environs de 1830: deux yeux brillants, admirables, sont couronnés par un large front majestueux d'épaisses boucles retombent sur le col

Le portrait d'Auguste de Châtillon, qui date de 1836, n'est pas moins remarquable: il présente, de l'auteur des *Orientales*, une image qui ne variera guère avant l'exil. C'est un des derniers portraits romantiques où le poète, assis dans un grand fauteuil, est représenté avec son jeune fils, François-Victor, qui s'appuie nonchalamment contre lui. Les traits de la figure présentent encore une grande douceur et cette régularité parfaite qui firent le succès du buste merveilleux de David. Il n'en fut pas toujours de même. Pendant les premières années de l'exil, soit l'effet de chagrins violents, soit déceptions, le visage du poète prit une dureté dans l'expression qui paraît d'autant plus qu'il avait encore conservé à ce moment l'aspect des premières années, longs cheveux, visage rasé. La prophétie de David d'Angers paraît aussi réalisée: en même temps que les traits se sont empâtés, le bas du visage s'est élargi et les yeux n'ont plus cette sérénité d'expression, cette lucidité merveilleuse qu'on admirait si bien aux environs de 1830.

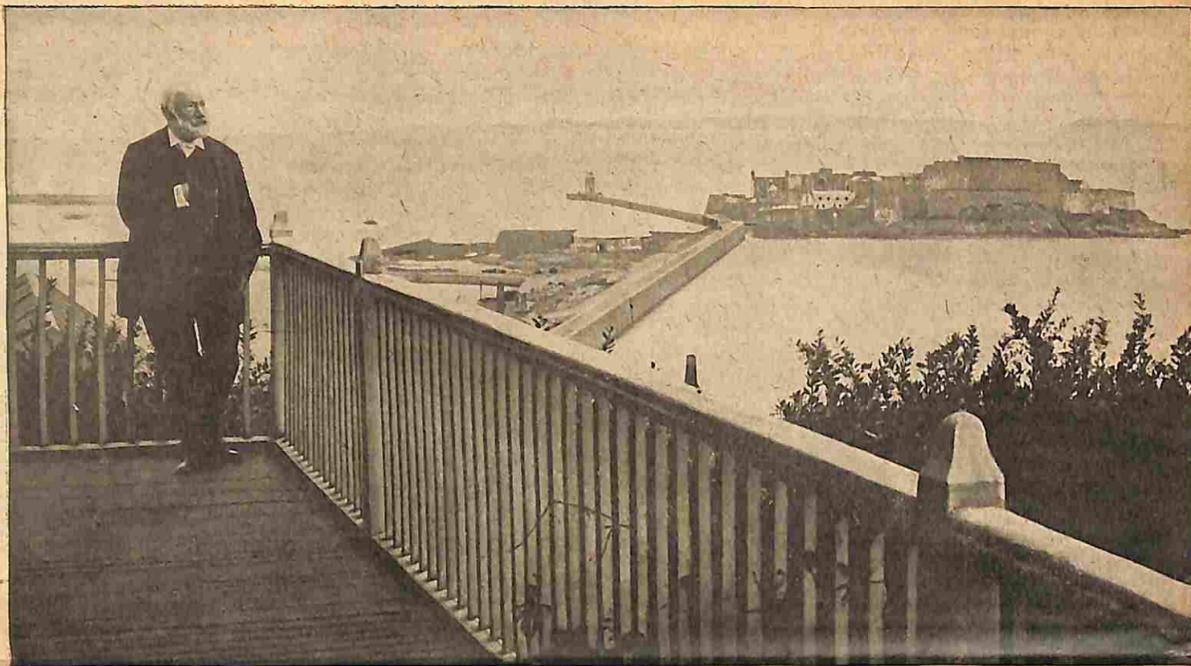
Cependant, quelques années plus tard, la physionomie de Hugo nous apparaît sous un jour tout nouveau: la barbe qu'il commence à porter encadre ce visage que le temps a déjà ridé. Bientôt, avec l'âge, se dessine peu à peu l'image dont la pos-



Victor Hugo à l'époque de *La Légende des Siècles* (1^{re} partie).

Du romantique ardent et beau comme un jeune dieu ou du vieillard glorieux qui a vécu, aimé et créé, quel image préférer? L'une nous émeut, mais l'autre nous fait songer...

Jules Bertaut.



Victor Hugo à Guernesey.

tall publiait les *Buses graves*, et Daumier représentait Hugo, pensif, devant le Théâtre-Français, où sont placées les barrières destinées à contenir la foule... absente, tandis qu'au ciel une comète, qui apparaissait cette année-là, développe ironiquement sa queue en panache :

Hugo lorgnant les voutes bleues,
Au Seigneur demande tout bas
Pourquoi les astres ont des queues,
Quand les *Burgraves* n'en ont pas!

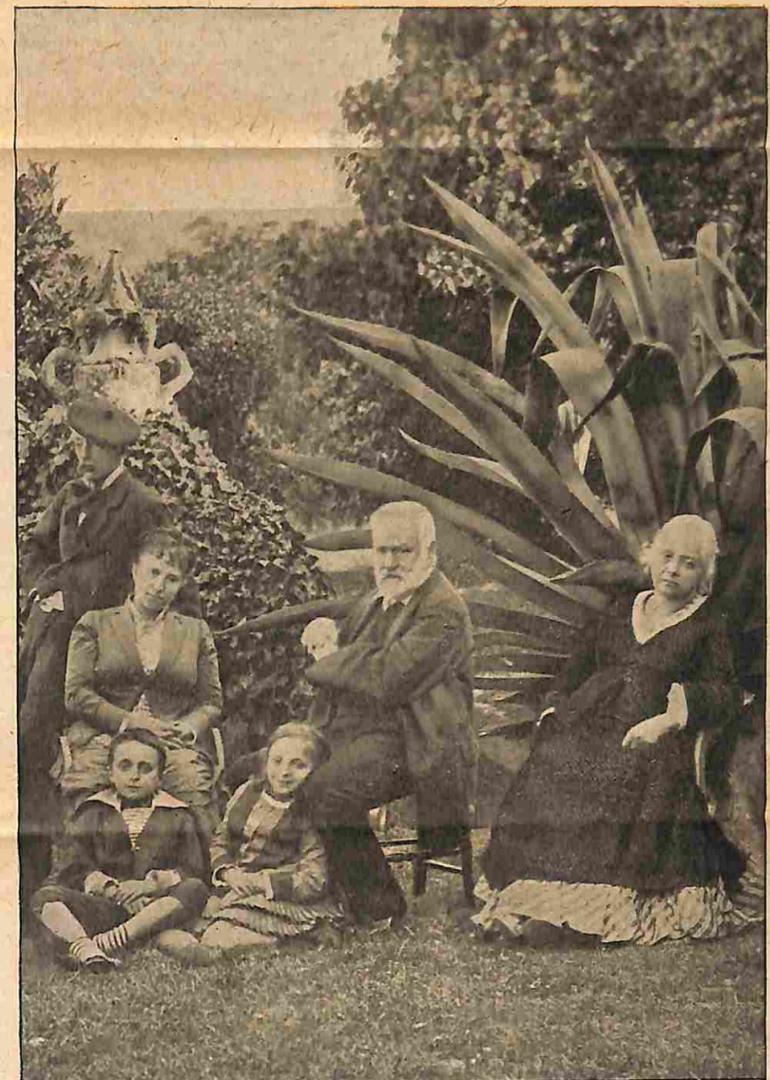
daire, le *Mari et l'Amant*, le *Comité de bienfaisance*, *Oscar*, ou encore avec les *Etourdis* d'Andrieux, ou l'*Epreuve* de Marivaux. Rachel, avec *Judith*, *Phèdre* ou *Andromaque*, réalisait alors le maximum ou à peu près : 4.000, 5.000, 6.000 francs. Racine, « enfoncé » le soir d'*Hernani*, prenait sa revanche.

Et vraiment les *Burgraves*, contre lesquels s'acharnaient la haine et la mauvaise foi, avaient eu toutes les mésaventures

missaire du roi, et composé de MM. Périer, Ligier, Beauvallet, Régnier, Geoffroy, Provost, Guyon, et de M^{mes} Desmousseaux, Mante, Anaïs, Plessis, Noblet, Rachel, a entendu la lecture d'un drame en trois parties, intitulé : *Les Burgraves*, trilogie, par M. Victor Hugo.

Le comité a voté au scrutin secret. Dépouillement : treize boules blanches, une boule rouge. L'ouvrage a été reçu.

Signé : REGNIER, PROVOST, P. LIGIER.



M. et Mme Edouard Lockroy, Georges Hugo, Victor Hugo, Jeanne Hugo, Mme Drouet

Dans le jardin de la maison d'exil, à Guernesey.

VICTOR HUGO

jugé par

SES CONTEMPORAINS

La critique définitive de l'œuvre de Victor Hugo n'est pas encore faite. Ce sera la tâche de la postérité de préciser dans le labeur colossal du grand poète ce qui doit indiscutablement l'emporter

glorieux écrivain a conçu toutes les manifestations possibles de la pensée humaine, puisque son génie s'est mesuré avec toutes les formes de la littérature et y a laissé, toujours et partout, sa trace inoubliable.

Depuis ses premiers essais, les poésies de sa jeunesse, et dans le roman, cette *Amy Robsart* et ce *Bug-Jargal* qui soulevaient déjà des protestations, chacune du Maitre fut l'objet de controverses passionnées.

Il nous paraît, en nous occupant ici des critiques faites sur Victor Hugo par des professionnels dans le livre et le journal, aussi bien que par des professeurs du haut de la chaire universitaire, qu'il convient d'envisager que celles qui furent produites au moment où l'écrivain avait déjà conquis, au moins pour une partie importante de la nation intellectuelle, une autorité que nul ne lui déniait, que l'on se rangeât parmi ses amis ou au nombre de ses adversaires.

Sainte-Beuve, entre autre, dans ses *Premiers Lundis* et ses *Nouveaux Lundis*, montra une admiration... non dépourvue d'amertume.

Il faut citer aussi un jugement formulé par un homme qui a laissé un nom considérable dans la critique. Voici comment s'exprimait en 1834, dans ses *Nouveaux Portraits littéraires*, Gustave Planche, pourtant un ami de la famille Hugo:

« Depuis que M. Hugo a voulu mettre l'histoire au théâtre, il semble s'être imposé la tâche de mettre le théâtre hors de l'histoire. Depuis qu'il a choisi parmi les noms célèbres des annales européennes le baptême de ses fantaisies, il n'a jamais tenu compte de la réalité pour la poétiser, mais il a créé volontairement des types indépendants de la réalité pour leur imposer ensuite des noms choisis au hasard dans l'his-

toire. C'est-à-dire que M. Hugo fait, au nom de son caprice, ce que Voltaire faisait au nom de la polémique philosophique. »

D'autres se montrèrent plus sévères encore. Il n'est pas sans intérêt de citer une page de Jules Janin, écrite en 1861, c'est-à-dire à une heure où Hugo avait déjà donné presque les deux tiers de son œuvre :

« Notre-Dame de Paris, qu'est-ce autre chose encore cette fois que la réhabilitation de la laideur? Quasimodo est un être encore plus difforme que Triton boulet; l'auteur a exprimé tout ce qu'il avait d'imagination et de verve à tordre cette épine dorsale, à noircir ces dents jaunes, à faire grimacer cette bouche horrible, à charger ce visage abominable de pustules et de verrues. Quasimodo est sans contredit la plus admirable création de la laideur; jamais crapaud n'est sorti plus horriblement doué de son écume infecte que Quasimodo, le sonneur de cloches, sortant du crâne de M. Victor Hugo. Quant à sa belle Esmeralda, cette chanson qui danse, ce rêve aérien qui sort éclatant de pureté et de blancheur de la boue du drame, qu'est-ce après tout que la fille de joie réduite à son plus simple état d'innocence? Cette fois encore éclate dans tout son jour et dans toute sa naïveté la passion poétique de M. Victor Hugo pour cette enfant perdue de nos civilisations pourries qu'on appelle la fille de joie. »

Un autre critique, presque à la même époque, pensait différemment. Mais, de celui-là, qui fut un enthousiaste de la première heure et qui mena fièrement le bon combat pour le triomphe du Maitre, on ne saurait attendre que l'expression d'une admiration dithyrambique. Nous avons nommé Théophile Gautier, qui, dans son livre sur le romantisme (1868), écrit ceci à propos des *Contemplations* et de la *Légende des siècles* :

« Chez Hugo, les années, qui courbent, affaiblissent et rident le génie des autres Maitres, semblent apporter des forces, des énergies et des beautés nouvelles. Il vieillit comme les lions : son front, coupé de plis augustes, secoue une crinière plus longue, plus épaisse, plus formidablement échevelée, ses ongles d'airain ont poussé, ses yeux jaunes sont comme des soleils dans des ca-vernes et, s'il rugit, les autres animaux se taisent.

« On a beaucoup plaint la France de manquer de poème épique. Mais maintenant, si nous n'avons pas encore le poème épique régulier, en douze ou vingt-quatre chants, Victor Hugo nous en a donné la monnaie dans la *Légende des siècles*, monnaie frappée à l'effigie de toutes les époques et de toutes les civilisations, sur des médailles d'or du plus pur titre. »

Et pour ne point séparer deux hommes qui toute leur vie firent profession d'admirer et de défendre le grand poète, ci-

que tout à fait dans ses derniers cours, et les critiques qu'il formule trahissent chez leur auteur une défiance, presque du mépris à l'égard du poète.

Dans cet ordre d'idées, nous nous bornerons à citer le morceau suivant, détaché de l'*Histoire de la littérature française* de Nisard, publiée en 1874 :

« Comme Léonard de Vinci, qui regardait tout pour tout dessiner, jusqu'aux rides des vieilles murailles, où il trouvait des airs de bête, des figures étranges, des confusions de bataille, des habillements capricieux, le poète coloriste

de mettre en épilogue de cette rapide revue des critiques formulées sur Victor Hugo une parole auguste qui remonte, sinon aux débuts mêmes du poète, du moins à l'époque où tous comprenaient, par l'œuvre déjà accomplie, l'importance que prendrait l'auteur dans l'histoire de son pays et dans la littérature française.

C'est la lettre écrite à Hugo par Chateaubriand :

« J'ai vu, monsieur, la première représentation d'*Hernani*. Vous connaissez mon admiration pour vous. Ma vanité s'attache à votre lyre, vous savez pour-

C'est la lyre de son maître et comme un gongolisme de son poète. L'homme qui a écrit ces vers, c'est Charles de Villiers, l'empereur Charles-Guillaume, le grand empereur de l'époque, c'est le grand empereur de l'époque, c'est le grand empereur de l'époque.

*J. profane
S'impression
Lucide pour
V. Hugo
Les quatre vers
de J. de Villiers
Le Maitre à la mode
assisté de ses amis
d. la plume et
V. H.*

Quatre vers retranchés de *Hernani*, transcrits par Victor Hugo pour Théophile Gautier.

dans l'admiration, on pourrait dire dans la reconnaissance des hommes, par quoi, en un mot, et pourquoi cette œuvre fut géniale.

Mais en attendant ce jugement suprême, il faut bien constater que peu d'hommes ont été aussi acclamés que l'a été Victor Hugo de son vivant et même après sa mort. Cela n'arien de surprenant, puisque le

« semble s'être imposé la tâche de mettre le théâtre hors de l'histoire. Depuis qu'il a choisi parmi les noms célèbres des annales européennes le baptême de ses fantaisies, il n'a jamais tenu compte de la réalité pour la poétiser, mais il a créé volontairement des types indépendants de la réalité pour leur imposer ensuite des noms choisis au hasard dans l'his-

Hernani

*Oh! qui n'oublierait tout à cette voix céleste
Sa parole est un chant ou rien d'humain ne reste.
Et comme un voyageur, sur un fleuve en fuite,
Qui glisse sur ses eaux par un beau soir d'été
Et voit fuir sous ses yeux mille plaines fleuries,
Ma pensée entraînée s'en va en tes rêveries!*

Hernani: Acte V scène III

Pour copie conforme

Mounet-Sully

Autographe de M. Mounet-Sully, à la reprise d'*Hernani*.

« tons, après Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor.

Il fut un des fidèles de l'exilé et cette fidélité lui inspira un volume, *Victor Hugo*, qui est un monument élevé à la gloire de l'écrivain.

Les universitaires, les professeurs montrent, en général, une extrême et caractéristique réserve.

Non qu'ils s'en soient désintéressés complètement; abstention qui ne saurait se concevoir chez de grands esprits comme Villemain, Quinet, Michelet, etc.

Mais Villemain ne parle de Victor Hugo

« à tout regardé pour tout peindre. Par la puissance de ce même don, tout ce qu'il voit le regarde à son tour.

« Cette poésie prodigieuse a fait peur tout autant qu'elle a été admirée.

« Je ne parle pas des pièces de théâtre de ce poète, sur lesquelles, après plus de trente ans, on dispute encore si elles lui feront une gloire de poète dramatique ou si elles n'ont fait qu'ajouter à sa gloire de poète lyrique. »

Pour conclure, il nous paraît piquant

« quoi. Je m'en vais, monsieur, et vous venez. Je me recommande au souvenir de votre muse. Une pieuse gloire doit prier pour les morts. »

Chateaubriand et Hugo! Peut-être les deux plus grandes gloires littéraires du siècle passé!

N'est-il pas curieux de trouver, dès 1830, des expressions si flatteuses à l'adresse du génie qui commence son œuvre sous la plume du génie qui a terminé la sienne?

Louis Schneider.





HUGO.
Roi des Hégélatres armé de sa bonne lame de Toledo et portant
la bannière de Notre Dame de Paris

CASSAGNAC
des Anillacs

FRANCIS WEY. PAUL FOUCHÉ. EUGÈNE SUE sang et eau.

A. DUMAS, le Cook de la Méditerranée
épubliant les réimpressions de ses impressions de voyages.

BALZAC,
Inventeur de la femme
de trente ans.

GOZLAN
lète et grilles de lion

GERM. DELAVIGNE
écasé par son frère CASIMIR.

MÉRY,
Poète-pau-élogique.

Madame ANCELOT.

LE CHEMIN DE LA POSTÉRITÉ

LE GÉNÉRAL HUGO

Raconté par lui-même

Capture de Fra Diavolo — Entrevue avec Napoléon

Sigisbert Hugo, père de l'illustre poète dont la France va fêter bientôt le centenaire, servit pendant vingt-six ans la République et l'Empire avant d'être promu au généralat. Il fut brave, mais moins heureux que Lannes et Brune. Seules, les citations de son fils, Victor, lui ont donné une auréole de gloire, ont appelé de cette sorte d'injustice qui le laissa si longtemps dans les bas emplois. Toutefois, l'amitié dont l'honora Joseph Bonaparte, qu'il suivit à Naples et en Espagne, put adoucir ses amertumes.

Mis en demi-solde, après Waterloo, lorsque son fils prenait, vers la gloire, une envolée superbe, Sigisbert Hugo rédigeait des notes. Chez lui, l'anecdote est imagée. Les plus amusantes sont concises et de valable vérité historique.

Fourrier marqueur à l'armée du Rhin, en 1792, chargé de reconnaître les logements des officiers généraux, il eût à subir, pendant une marche, les reproches violents du duc d'Aiguillon. Rageur, Hugo assigna, le soir, comme logement au duc, la maison d'un boulanger; il avait distribué aux mitrons de l'argent pour boire et leur avait recommandé de chanter toute la nuit; ces gaillards s'évertuèrent à brailler, et, rabroués par l'hôte de passage, sans respect ni pour son nom ni pour son grade, ils le couvrirent de farine, le forcèrent de quitter le logis, quoiqu'il fût à demi nu, aventure qui affligea d'Aiguillon, assez puni pour prier, le lendemain, Hugo de le mettre désormais coucher loin « du pétrin ».

Hugo se battit en Vendée, y connut Biron et Hoche. Rentré à l'armée du Rhin, comme officier d'état-major de Moreau, il raconte la dernière entrevue qu'il eût, à Neubourg, le 27 juin 1800, avec La Tour d'Auvergne :

« La Tour d'Auvergne servait dans le 46^e de ligne, comme grenadier, mais il portait des épaulettes de capitaine. Le général Moreau m'ayant chargé de la mission de faire secourir la division Montrichard par celle du général Leclerc, qui était au bivouac sous Rain, sur le Lech, le 46^e se trouva du nombre des corps que cette division détacha.

« Ayant été porter au général Montrichard l'avis du secours qui marchait à lui, je trouvai le général Lecourbe sur le champ de bataille et j'y restai près de lui pendant plus d'une demi-heure, pour juger de l'affaire et pouvoir en donner des nouvelles positives au général en chef.

« C'est en retournant à Donawert, sur les huit heures du soir, que je rencontrais à une demi-lieue du champ de bataille, le 46^e qui s'avancait pour ainsi dire au pas de course. La Tour d'Auvergne, que je connaissais particulièrement et qui me croyait Breton, poussant vers moi son petit cheval noir :

— « Eh bien, pays, comment val l'affaire ? me dit-il.

— « Pas mal ! lui répondis-je. Encore un coup d'épaule et ce sera fini. »

« Ce coup d'épaule fut effectivement donné vers dix heures du soir. Le 46^e fut mal engagé, souffrit beaucoup et, parmi ses pertes les plus sensibles, il compta La Tour d'Auvergne.

« Etant retourné le lendemain sur le champ de bataille, je fus témoin des obsèques du brave, de son colonel et de quelques autres officiers du même corps, tués comme eux par les uhlands. Des grenadiers, précédés de la musique et des tambours, portaient les cadavres sur des brancards recouverts de feuillage; et, sous l'escorte des braves qui, la veille, avaient partagé leurs glorieux périls, ces tristes dépouilles allaient prendre leur dernière demeure dans un fossé creusé sur le champ de bataille. »

Des conférences s'étant ouvertes à Lunéville, pour assurer la paix que voulaient conclure la France et l'Autriche, Hugo prenait le commandement de la place. Le comte Cobentz et Joseph Bonaparte dis-

cutent les préliminaires du traité de 1801. Le 25 novembre, Cobentz a reçu de Vienne des instructions secrètes; et il importe au plénipotentiaire français de les connaître. Hugo en a seul trouvé les moyens. Pendant que le comte dine à la sous-préfecture, on met le feu à la maison. Hugo force les portes, sauve les papiers et les effets de l'Autrichien et, parmi ces papiers, les instructions secrètes qui furent remises le lendemain à Cobentz, sans qu'il eût soupçonné un seul instant le mobile des incendiaires.

Nommé chef de bataillon à la 20^e demi-brigade, Hugo voit son régiment, dont les officiers ont protesté contre la condamnation de Moreau, distribué entre les garnisons de la Corse et de l'île d'Elbe. Lui-même tient garnison à Porto-Ferrajo. Sa femme, Sophie Trébuchet, qu'il a épousée en 1798, à Paris, veut adoucir, par sa présence, cette sorte d'exil; en la recevant à Livourne, avec ses trois enfants, il s'écrie, devant le chétif Victor: « C'est un avorton! »

En 1805, il se distingue à Caldiero et passe ensuite à l'armée de Naples. Son régiment est envoyé à la poursuite de Fra Diavolo. Il narre une ruse du célèbre chef de bandes.

Attendu sur la grande route de Pouille, non loin d'Axellino, par un régiment de cavalerie, Fra Diavolo ne pouvait échapper aux Français. Trop faible pour lutter, il eut recours à la ruse. « J'étais, dit Hugo, dans son rapport, sur les pas de l'ennemi, à portée de canon. Pour éviter la cavalerie, il devait revenir sur moi. Il lui était impossible de se cacher, plus encore de fuir, et tous ses compagnons, plongés dans l'inquiétude, fixaient les yeux sur lui, attendant que son génie inventif les tirât de cette position aussi dangereuse que difficile. Or, cet homme, si fertile en stratagèmes, ne manqua point à leurs espérances.

— « Attachez-moi de suite les mains derrière le dos, et faites de même à l'égard de mon lieutenant, dit-il à son détachement. »

Les autres, respectueux de sa personne, n'osaient agir.

— « Mais... risqua un berger.

— « Il n'y a point de recul possible, point de *mais*. Quand cela sera fait, paraissez sur la route, traversez hardiment les rangs de cette cavalerie. Répondez aux questions de son chef que vous êtes de la garde nationale d'Itry; que nous soupçonnant hommes appartenant à la troupe de Fra Diavolo, vous nous avez pris et que vous nous conduisez à Naples pour obtenir la prime que le roi Joseph fait verser à tous ceux qui capturent des brigands.

— « Mais si cette cavalerie voulait se charger de vous conduire elle-même, vous seriez perdu, fit observer un ancien page du roi Ferdinand.

— « Ne craignez pas cela. Chacun va s'émerveiller de votre courage, de votre dévouement à l'empereur Napoléon; et tous les soldats vous accorderont des hommages.

— « Vous serez insulté... »

— « Oui, mais ces menaces, ces insultes seront sans effet. Mes amis, ne perdons plus une minute. »

« Les deux hommes furent liés, jetés dans la boue comme s'ils avaient été bousculés et battus et ils prenaient un air pitoyable; les prétendus gardes montraient, au contraire, de la joie et de la jactance. Ces gardes abordent la troupe française; en effet, ils furent complimentés; ils fraternisèrent avec l'ennemi, poussèrent et frappèrent leurs prisonniers; mais, à cent pas de là, rompant les liens de Fra Diavolo et de son lieutenant, les brigands exécutèrent un feu roulant sur les chasseurs à cheval et disparurent dans un site boisé où il était extrêmement difficile de les atteindre. »

Passé en Espagne, Hugo écrit dans quelles circonstances il rencontra Napoléon.

En novembre 1808, la Grande-Armée a dompté l'insurrection espagnole. Joseph fait préparer son palais de Vittoria pour recevoir Napoléon; mais Napoléon donne des ordres pour qu'on lui choisisse une maison hors de la ville, sur la route de Madrid. Puisqu'on n'en trouve point de convenable, Joseph fait, le 19, à quatre

heures du soir, appeler Hugo et lui dit : — « L'Empereur arrive aujourd'hui. Vous savez qu'il veut loger hors de Vittoria et vous avez reconnu, avec le fourrier de son palais, comment la chose est impossible. Prenez lecture de la lettre que je lui écris et que vous allez lui porter, afin que si vous ne le joignez qu'à la nuit vous puissiez lui en expliquer le contenu. Vous lui direz, en outre, que le logement que je lui propose ici n'est point un palais, mais une maison selon ses goûts et dans laquelle il sera convenablement, ce qui ne serait point partout ailleurs. »

« Je partis à l'instant même et à cinq heures un quart je rencontrais le général Bertrand, à qui je demandai si l'Empereur était encore loin.

— « Vous le trouverez au coude que fait la route, me répondit-il. »

« En effet, je vis bientôt paraître un petit groupe non escorté, au milieu duquel je reconnus, à son extrême ressemblance avec Joseph, l'Empereur Napoléon, que jusqu'alors je n'avais jamais vu, quoique, depuis 1792, je n'eusse cessé de faire la guerre que dans les jours de paix que nous procura le traité de Campo-Formio. Les Français avaient eu à combattre sur tant de points éloignés les uns des autres, que beaucoup d'anciens militaires étaient dans le même cas que moi. On m'avait souvent entretenu du ton brusque que prenait ce prince en interrogeant, du laconisme avec lequel il fallait lui répondre. Aussi me le rappelai-je bien lorsque j'eus l'honneur de l'aborder pour la première fois.

— « Sire, dis-je en m'approchant respectueusement, je vous apporte une lettre du Roi. »

« La nuit tombait.

— « Je doute, dit Napoléon, que je voie encore maintenant pour la lire.

— « Si Votre Majesté ne peut la lire, je lui en dirai le contenu.

— « Vous l'avez donc lue ? »

— « Oui, sire. Le Roi, craignant que je n'arrivasse pas de jour auprès de Votre Majesté, m'en a fait prendre connaissance... »

— « Vous avez donc bien sa confiance ? A quelle heure êtes-vous parti de Vittoria ? »

— « A quatre heures, sire.

— « Qui êtes-vous ? »

— « L'ancien colonel de Royal-Corse.

— « Que contient la lettre ? »

— « Qu'il n'y a, dans les environs de Vittoria, aucun logement qui puisse mieux convenir à Votre Majesté que celui dont le Roi vous fait la proposition.

« Ayant ajouté : — « Le logement que le Roi a fait préparer est absolument dans les goûts de Votre Majesté — l'Empereur répliqua brusquement :

— « Comment connaissez-vous mes goûts ? »

— « Sire, je répète ce que le Roi m'a chargé de dire à Votre Majesté.

— « Bien. »

— « Votre Majesté a-t-elle une réponse à me donner ? »

— « Je verrai le Roi ce soir.

— « Veut-Elle alors me permettre de prendre les devants et d'éclairer sa marche ? »

— « Oui. »

« Je m'éloignai rapidement du groupe, quoiqu'il cheminât au grand trot et je rejoignis le général Bertrand auprès duquel je marchai pendant une demi-heure; puis, après avoir passé Salinas, je m'empressai d'aller rendre compte de ma commission au roi Joseph, qui se rendait au-devant de son frère... »

Nommé gouverneur de Madrid, Hugo resta en Espagne.

En 1813 il courut, pour remplir son devoir de soldat, de Madrid à Vittoria et de Vittoria à Paris. Deux fois, pendant la double invasion de 1814-1815, Sigisbert Hugo défendit Thionville; contre les Hessois assiégeant sa faible garnison, il employa les ruses de guerre apprises des guérillas. Son habileté, son courage, son zèle à servir la France furent justement loués par le duc de Valmy. Eussent-ils mené une vie très retirée, habitant l'été à Blois, l'hiver à Paris, où il mourut le 29 janvier 1828, au moment même où son fils Victor « l'avorton » prenait son vol vers la gloire.

Edouard Gachot.